

Le Canada, champion RD du G8

Il devance les États-Unis, le Japon et l'Allemagne



Madame Fortier a manifesté une connaissance impressionnante de ses dossiers tout au cours de l'entretien.

Suzanne Fortier,
présidente du Conseil
de recherches en sciences
naturelles et en génie

En attendant la vérification du système de sécurité, je balaie du regard l'entrée désignée aux visiteurs, à la recherche de M^{me} Suzanne Fortier, la présidente du CRSNG, le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie. Elle nous a donné rendez-vous à la Maison Rio Tinto Alcan, où les autorités ont gracieusement mis à notre disposition une salle de conférence pour la présente entrevue.

Une dame attend tranquillement près de la porte. Le costume sobre aux deux nuances bleues qu'elle porte ne la différencie guère des employés qui circulent dans l'Atrium. Hésitant, je m'avance lentement en prononçant son nom. « Vous êtes donc Monsieur Tremblay? », me répond-elle. Je vous attendais... » Une préposée à la réception nous conduira, à 10 h 15,

dans une toute petite salle aux allures sévères en passant par des corridors aussi joliment décorés qu'un château de la Renaissance, et une passerelle dont la vue porte sur une toile géante d'un ancien propriétaire de ce splendide joyau au style victorien du patrimoine architectural québécois ».

Ce personnage qui nous aborde avec une telle simplicité est donc la grande patronne d'une des plus importantes institutions fédérales. Présidente du conseil d'administration du CRSNG, M^{me} Suzanne Fortier gère un budget qui atteindra cette année 1,07 milliard de dollars et dirige un personnel de 376 employés « l'équivalent temps plein » répartis au centre administratif d'Ottawa et dans les bureaux de Montréal, Vancouver, Winnipeg, Moncton et Mississauga (Ontario).



Après une fructueuse carrière dans l'enseignement et la recherche, Suzanne Fortier entreprend un deuxième mandat à la présidence du CRSNG.

Le CRSNG finance des activités de recherche effectuées par 29 000 étudiants et stagiaires encadrés par 12 000 professeurs dans une centaine d'universités et de collèges ainsi que dans 1 500 entreprises.

La présidente du CRSNG est née à Saint-Timothée, une toute petite localité de la Montérégie. Ses parents administraient l'hôtel du village. « Des gens très intelligents, dit-elle avec fierté, mais qui n'avaient pas eu l'avantage de fréquenter les grandes écoles. Ils travaillaient dur ». En baignant dans cet environnement, elle a vite compris l'importance de l'éducation.

Après le primaire, elle a suivi le parcours tracé à l'époque en étudiant au couvent sous la direction de religieuses. Une petite aggloméra-

tion offre parfois des avantages qui échappent aux urbains. C'est ainsi qu'elle a fait son cours classique au séminaire, la seule école qui dispensait cet enseignement. Avec les garçons évidemment. L'exception devint la règle générale quand les collèges classiques se transformèrent en cégeps dans les premiers élan de la Révolution tranquille.

Faire de la recherche, à Buffalo, avec un Prix Nobel en chimie.

Unilingue francophone, elle se familiarisera rapidement avec la langue anglaise durant son séjour à la prestigieuse Université McGill. Elle y obtiendra un baccalauréat en sciences en 1972 et, en 1976, un doctorat en cristallographie. Elle

poursuit jusqu'au doctorat ses études en cristallographie, « la science des cristaux et des lois qui président à leur formation », définit Larousse. Sa thèse de doctorat porte sur l'analyse structurale de la pyroélectricité dans la tourmaline. « Le but est de comprendre la propriété de la pyroélectricité de la tourmaline à travers un examen détaillé de sa structure à l'échelle atomique. » Avec un tel bagage, elle se dirige vers la Fondation médicale de Buffalo, où elle approfondit ses connaissances dans une spécialité très pointue en devenant associée de recherche postdoctorale.

Elle revient au pays en 1978 pour entrer au Conseil national de recherches du Canada, mais elle retournera à la Fondation médicale de Buffalo y poursuivre ses recherches jusqu'en 1982.

« Mon parcours est inhabituel, » convient-elle. Le hasard l'a placée dans le même lieu de travail qu'un grand chercheur américain, Herbert Hauptman, Prix Nobel en chimie, très innovateur, que des scientifiques du monde entier venaient consulter.

La présidence du CRSNG occupera par la suite plusieurs postes universitaires et administratifs à Queen's, l'université de Kingston qui borde le lac Ontario. Elle y enseignera en qualité de professeure titulaire au Département de chimie et d'informatique avant d'accéder aux responsabilités de vice-rectrice intérimaire à la recherche et doyenne de l'École des études supérieures et de la recherche. Invitée au conseil du CRSNG en 1996, elle s'élèvera jusqu'à la présidence qu'elle occupe depuis 2006.

Oui, madame Fortier est mariée. Plus précisément à un Américain naturalisé Canadien, Douglas Babington, présentement directeur du Writing Center, à l'Université Queen's. Il était son voisin à Buffalo. Un soir, il cogne à sa porte. Elle lui ouvre non sans ressentir une grande crainte, car le quartier qu'ils habitent est infesté d'intrus. « Je veux tout simplement mieux vous connaître », la rassure-t-il. Intriguée, elle l'invite à entrer et lui offre un cognac en arborant son plus beau sourire. Ils ont un fils, Thomas Babington, qui vient de compléter une maîtrise en relations industrielles à Queen's.

Quand elle veut se divertir, se libérer le cerveau des multiples et complexes problèmes soumis à son autorité, Suzanne Fortier se baigne dans une musique relaxante en parcourant un « best-seller ». Le dernier, « d'une grande beauté et écrit par le Russe Andrei Makine avec beaucoup de sensibilité », c'est *le Testament français*. Elle a fait la connaissance de cet auteur domicilié depuis longtemps à Paris lors

d'un séjour à Saint-Petersbourg, sa ville natale.

Après avoir retracé son parcours hors du commun, la présidente m'a résumé ainsi le rôle du CRSNG.

C'est la principale agence canadienne dans le financement de la recherche en sciences naturelles et en génie. Nous sommes des investisseurs dans le savoir humain, de sa capacité à innover avec l'objectif ultime d'aider l'industrie canadienne à avancer toujours davantage dans le champ des connaissances. C'est par le biais de concours que nous offrons une aide financière aux professeurs et aux étudiants les plus performants. Nous cherchons des gens de talent, des compétences très élevées, mais aussi qui travaillent très fort. Cette opération vise évidemment à aider l'industrie canadienne à augmenter la richesse du pays pour que chaque citoyen puisse en bénéficier. Car c'est l'innovation qui rend les entreprises plus compétitives et leur permettent d'envahir les marchés.

« Nos connaissances de l'univers ne dépassent pas cinq pour cent... »

Pourquoi alors continuez-vous à soutenir également la recherche fondamentale?

Parce qu'elle est nécessaire pour mieux comprendre le monde dans lequel nous vivons. Je sens que je vais vous étonner en vous révélant que 95 % de l'univers nous est tout à fait inconnu. Avec la matière noire, par exemple, c'est le cas de le dire, nous nageons dans le noir total. Nous commençons à en connaître davantage sur les neutrinos, ces particules infimes, à la suite d'expériences faites au Canada... En Suisse, un laboratoire tente d'y voir plus clair. Partout sur la planète, de

grands chercheurs vont éventuellement pousser les frontières des connaissances dans des domaines qui pourraient se prêter à des applications industrielles, mais ce n'est certainement pas demain la veille. Et en passant, saviez-vous que les plus performants en recherche fondamentale sont aussi les plus influents dans le partenariat avec l'industrie?

Notre Terre n'est qu'un grain de sable dans l'univers. Existe-t-il ailleurs d'autres mondes que le nôtre?

Il serait présomptueux de répondre dans la négative. Soyons modestes.

Il faut poursuivre l'exploration de l'espace, car cela rapporte au centuple.

Les programmes russe et américain axés sur la conquête de l'espace ont coûté des milliards \$. Où sont les retombées?

Quand on pense à la NASA et à l'Agence canadienne de l'espace, on ne voit que le travail des astronautes. Il est sans doute important, mais n'oublions pas les satellites, le GPS, l'installation dans l'espace d'un réseau de communications qui nous permet d'observer les changements climatiques et mille autres phénomènes. Les retombées sont énormes. La NASA fait une pause parce que ses équipements ont vieilli. J'espère que nos gouvernements continueront d'investir dans l'exploration de l'espace.

Faites-nous l'historique du CRSNG et donnez-nous quelques exemples de sa contribution au développement socio-économique du Canada.

Le CRSNG est issu du CNR, le Conseil national de recherches. C'est le premier mai 1978 qu'il s'en est détaché avec la mission d'investir dans les gens, les découvertes et l'innovation. Toujours pour assurer la prospérité



du Canada. Les résultats obtenus avec un budget qui a décuplé pour dépasser, cette année, le milliard de dollars sont éloquentes. La qualité de nos chercheurs est tellement bien reconnue que d'autres pays en font le recrutement.

La RD n'est-elle pas également un facteur important dans la situation enviable de notre économie en comparaison par exemple avec celle des États-Unis et des pays européens, malgré un dollar fort ?

On doit ce mérite sans doute à l'innovation qui est un élément de la recherche. Mais aussi à la bonne gestion des entreprises, à une étude réaliste des marchés et aux mesures prises pour demeurer compétitifs.

Ma question vous apparaîtra sans doute un peu naïve. Vous venez de compléter un premier mandat de cinq ans. Pouvez-vous m'indiquer la raison majeure qui a incité vos supérieurs à le renouveler ?

Vous pourriez trouver la réponse dans les commentaires maintes fois exprimés par le gouverne-

ment. Le ministre Tony Clement, titulaire de l'Industrie, a rendu à l'organisme un témoignage très réconfortant quand il profita de l'annonce des derniers lauréats des prix en sciences naturelles et en génie les plus prestigieux du Canada, décernés par le CRSNG le 14 février dernier pour proclamer l'excellence de la recherche canadienne. « Le gouvernement s'est engagé à former, a-t-il spécifié, et à garder au Canada les meilleurs chercheurs du monde. Nous sommes fiers d'appuyer le CRSNG en rendant hommage aux meilleurs chercheurs en sciences naturelles et ingénieurs du pays et en soulignant les nombreuses façons dont leurs travaux améliorent la qualité de vie des Canadiens et des gens du monde entier. »

Le chercheur, jeune ou « senior », est dorénavant financé au mérite.

Le conseil d'administration aurait apprécié, dit-on, les changements que vous avez apportés dans la structure de financement au cours de votre premier mandat. Pouvez-vous préciser ? L'intérêt que l'État accorde à la recherche est-il suffisant ? Comment se compare-t-il à celui des autres pays développés ?

Établissons d'abord que la compétition est mondiale. Il est donc essentiel d'élever constamment la barre de l'excellence. C'est une réalité dans tous les domaines. Elle se manifeste de façon plus spectaculaire dans le sport évidemment où à chaque présentation des Jeux olympiques, de nombreux athlètes dépassent les sommets, marquent de nouveaux records. Notre dernière initiative pour améliorer les résultats de la recherche fut d'élaborer un nouveau processus d'évaluation dans notre programme de la découverte. Le changement peut paraître anodin. Il a néanmoins eu de très grands impacts. En clair, il s'agit de mieux aligner le niveau de financement d'un chercheur à son mérite scientifique. Qu'il soit jeune ou « senior », à mérite égal, il recevra le même soutien



financier dans les différentes disciplines. Le système d'ancienneté n'existe plus. Il est remplacé par le rendement. Nous incluons dans notre grille d'évaluation un élément très important à nos yeux, soit la participation à la formation de la prochaine génération de chercheurs.

En RD, le Canada est le premier de classe du G8.

Permettez-moi d'insister... Ottawa consacre-t-il suffisamment d'argent à la RD?

J'y arrive. Le Canada occupe la deuxième place au palmarès mondial pour la proportion des dépenses de recherche et de développement, confiée aux réseaux collégial et universitaire. Il est même, par l'ampleur de la contribution du gouvernement fédéral à la recherche en proportion de son PIB, le premier de classe du G8, le regroupement de huit puissances économiques dont les États-Unis, le Japon et l'Allemagne.

Depuis 15 ans et à travers la dernière crise économique, le budget des 3 agences subventionnaires fédérales, dont la nôtre évidemment, a été bonifié de façon significative. On procède à la distribution de ces fonds publics à des équipes œuvrant dans une cinquantaine d'universités. Les cégeps et autres collèges qui forment des diplômés dans ce que nous qualifions de disciplines pratiques nous expriment le souhait de participer aux activités de recherche appliquée en collaboration avec des entreprises. Ils possèdent les capacités techniques exceptionnelles d'un intérêt évident pour les entreprises tournées vers l'innovation.

Avec une économie chancelante, aux États-Unis notamment qui demeure notre principal partenaire commercial, le gouvernement n'est-il pas enclin à filtrer davantage les ressources financières qu'il met à la disposition des chercheurs?

Il est au contraire bien conscient de l'importance de la RD dans une économie moderne. Nous réalisons tous les jours qu'il faut se montrer patients

dans ce domaine. Les résultats que nous espérons ne surgissent pas par magie. Plusieurs années s'écoulent généralement avant qu'une partie des connaissances soit appliquée au profit de la société.

Constatez-vous le même phénomène dans les grandes entreprises?

Précisons que, partout où elles se situent sur la planète, elles savent fort bien que la recherche est essentielle à leur simple survivance et encore davantage à leur croissance. On ne le répètera jamais assez, dans la production industrielle, il faut sans cesse résoudre des problèmes et innover. On y parvient par la RD. Mais, permettez-moi de le répéter, l'exploration de l'inconnu demande souvent beaucoup de temps. Les grandes entreprises, celles que vous connaissez bien dans le secteur de l'aluminium comme Rio Tinto Alcan et Alcoa, favorisent les relations avec différents groupes de recherche universitaires. Elles concluent des ententes de collaboration, définissent et financent à long terme des projets de recherche avec les institutions d'enseignement.

Au Canada, l'industrie investit moins dans la recherche qu'aux États-Unis.

Revenons au financement de la recherche. L'industrie canadienne imite-t-elle le gouvernement fédéral en accordant plus de ressources qu'ailleurs dans le monde?

Non. Pourquoi? Toutes les études effectuées sur cette constatation ne nous apportent pas une réponse claire. J'avancerai deux hypothèses bien personnelles. La première, c'est que le Canada regorge de richesses naturelles que nous exportons souvent sans grand effort de transformation. La deuxième est liée à notre dollar. Quand ce dernier était bien au-dessous de la devise américaine, l'industrie sentait moins le besoin d'innover comme maintenant. On mentionne souvent le Japon, un pays pauvre en richesses naturelles mais riche en capacité d'innovation. Il réussit avec la RD, surtout, à vendre ses produits partout dans le monde et à maintenir un niveau de vie élevé.

La principale raison ne se situe-t-elle pas dans la propriété étrangère de plusieurs de nos grandes industries? Les sièges sociaux sont ailleurs.

Quoi qu'il en soit, nos entreprises s'en tirent fort bien. Même si le budget attribué à la RD est moindre, nos études démontrent qu'elles sont aussi prospères que les compagnies américaines.

Pour conclure ce chapitre, pouvez-vous nous brosser un tableau global des partenariats entre les producteurs de biens et services et les maisons d'enseignement?

Plus de 3 000 entreprises font de la R-D en collaboration avec des universités et 3 500 autres main-

tiennent des liens avec les collèges et les écoles polytechniques. « Au Canada, a constaté le CRSNG dans son dernier document de discussion sur les centres d'accès à la technologie, la grande majorité des 20 000 entreprises actives en RD ne collaborent pas directement avec les universités et les collèges. Il s'agit le plus souvent de petites entreprises de moins de 50 employés qui consacrent en moyenne moins de 250 000 \$ par année à la RD. Ces PME mettent généralement en œuvre des projets d'innovation visant à apporter des améliorations graduelles aux produits ou procédés existants, dont le délai d'exécution se compte en semaines et qui sont exploitées sur une base commerciale plutôt que de faire l'objet de publications.

« Une chaire industrielle est attribuée au chercheur le plus efficace, celui qui, dans son domaine, se hisse parmi les meilleurs au monde. »

Comment procédez-vous dans l'attribution de chaires industrielles? Devez-vous répondre à des quotas ou à des considérations?

Le CRSNG verse ses subventions après un examen minutieux des projets. Les grandes universités ont reçu l'aide financière appropriée quand elles ont mis l'accent sur la recherche appliquée. Les chaires industrielles se sont ainsi multipliées. Ce qui signifie que l'industrie et le CRSNG vont progressivement devenir partenaires dans le financement des chaires de recherche. Quand une entreprise met un million de dollars, le CRSNG verse le même montant.



Le chercheur doit passer à travers plusieurs étapes sous l'œil aguerri d'experts de renommée internationale qui se rendent à l'université concernée pour examiner en profondeur le projet proposé. Ce n'est donc pas de la philanthropie, mais un véritable partenariat.

Nous exigeons que l'industrie investisse dans le savoir, qu'elle s'implique dans l'élaboration des programmes de recherche. La qualité du milieu de formation des étudiants est une autre condition essentielle. Le CRSNG attribue une chaire industrielle au meilleur chercheur, celui qui, dans son domaine, se hisse parmi les meilleurs à l'échelle mondiale. Et il aura, en outre, démontré sa capacité de travailler en partenariat avec des confrères du milieu universitaire et de l'industrie.



« Il faut inspirer, encourager et appuyer les femmes à poursuivre leur intérêt dans tous les domaines. »

Recevez-vous des universités en régions des projets intéressants?

Oui et de très grande qualité, mais nous devons forcément procéder à une sélection.

Déplorez-vous que certains secteurs ne soient pas suffisamment explorés?

Le monde de la recherche fonctionne souvent par vague. À une époque récente, les étudiants en génie électrique se dirigeaient systématiquement vers l'informatique, les communications, la micro-électronique. Il s'est alors produit un vide dans le génie électrique traditionnel. L'industrie a réagi. Elle a pris l'initiative de corriger cette carence en sollicitant notre collaboration. Ainsi Hydro-Québec est devenu notre plus important partenaire industriel. Le même

mouvement s'est opéré dans l'industrie nucléaire.

Ottawa finance des stages dans les laboratoires de l'industrie forestière.

Quand vous évoquez les problèmes survenus dans le génie électrique avec l'avènement de l'informatique, l'image d'une industrie forestière abandonnée surgit spontanément à mon esprit. Le choc de *l'Erreur boréale*, le pamphlet cinématographique produit par l'artiste Richard Desjardins, a vidé les facultés de génie forestier. Comment pourra-t-on recruter les spécialistes nécessaires à une exploitation rationnelle de nos forêts dans la philosophie du développement durable?

Au CRSNG, nous constatons, malgré les inquiétudes de l'industrie forestière, beaucoup d'investissements dans le développement de produits à valeur ajoutée. On peut convaincre les jeunes de poursuivre leurs études aux deuxième et troisième cycles. Et pour aider l'industrie à ramener les étudiants du premier cycle sur le terrain, nous avons conçu un programme de financement pour des stages dans les laboratoires aménagés dans les usines et ceux en milieu universitaire.

La cristallographie, qu'est-ce que ça mange en hiver?

Vous êtes cristallographe de formation. Ce n'est pas très commun. Si vous vous retrouviez devant une assemblée de gens peu informés de la chose, comment décririez-vous cette science en termes clairs?

La cristallographie étudie la structure de la matière. Nous cherchons à comprendre les processus biologiques au niveau moléculaire. À obtenir une image précise des formes de dimension atomique. Comment les éléments s'insèrent les uns dans les autres. Il faut avoir, par exemple, la bonne configuration pour pouvoir se serrer la main. Avec le coude et la main, ça ne marche pas. C'est l'harmonisation de l'infiniment petit, en bref, que les cristallographes cherchent à comprendre. Nos propres recherches se concentrent sur la théorie et l'application de cristallographie par rayons X. En termes scientifiques, disons que nous sommes en développement dans l'intégration de stratégies d'intelligence mathématiques et artificielles pour faciliter la détermination des structures cristallines des protéines.

« Les femmes ingénieures pourraient contribuer à des changements importants dans le monde si elles étaient plus nombreuses. »

Ouf! Vite, passons à une autre question avant que le pauvre profane que je suis s'égaré dans l'inconnu... On vous a décerné en 1997 le prix Clara Benson en reconnaissance des contributions en chimie de haute qualité réalisées par une femme. Êtes-vous une ardente féministe ?

Il faut inspirer, encourager et appuyer les femmes à poursuivre leur intérêt dans tous les domaines. Les données démontrent que les filles ont autant d'aptitudes et de talent dans les sciences et les mathématiques que les garçons. Quand elles refusent de poursuivre leurs études dans cette direction, c'est souvent parce qu'elles sont influencées par des préjugés tenaces, par une fausse perception que leur projette la société. Elles sont davantage attirées par la médecine. Les ingénieurs jouent un rôle important à travers le monde pour assurer le bien-être des populations. Plus de femmes dans la pratique de cette profession pourraient contribuer à des changements importants dans le monde. Certes, il reste des obstacles à franchir comme la combinaison famille-carrière, la difficulté de faire une pause notamment pour donner naissance à un enfant.

« Nous espérons toujours trouver dans chaque chercheur, le découvreur et l'innovateur. »

La Thompson Rivers University a également reconnu vos mérites, en 2006, en vous faisant docteur honoris causa en lettres. Pourquoi en lettres alors qu'elle précisait vouloir ainsi reconnaître « vos réalisations scientifiques et vos talents d'administratrice qui reflètent, a-t-on défini à l'époque, votre engagement soutenu envers l'apprentissage comme moyen puissant d'améliorer la qualité de vie des gens. » Quel message avez-vous alors transmis à la population et à la communauté universitaire ?

Cette université attribue des doctorats uniquement en lettres et en droit. Mon message portait, vous le devinez, sur l'action du CRSNG qui vise à faire du Canada un pays innovateur. J'ai insisté, et je le fais chaque fois que l'occasion s'y prête, sur l'obligation d'élever nos ambitions, de se mettre au défi, d'utiliser nos capacités au plus haut niveau. Si notre territoire est riche en matières premières, il est par contre peu peuplé. Nous ne pouvons pas nous permettre de gaspiller nos ressources humaines. Il faut donc exceller partout et notamment dans la RD. Nous espérons toujours retrouver dans chaque chercheur le découvreur et l'innovateur. Le premier fait avancer les connaissances qui peuvent transformer nos présentes pratiques. L'innovateur voit à l'amélioration des découvertes et conçoit de nouveaux produits...

Parce que, dans notre économie moderne, selon votre raisonnement, il est important d'apporter des innovations à tous les produits. C'est particulièrement visible à la présentation annuelle des nouveaux modèles de l'industrie automobile.

Nous verrons, en effet, bientôt, des voitures beaucoup plus vertes, plus intelligentes, actionnées à l'électricité, qui vont se conduire elles-mêmes et se garer en toute sécurité, guidée par un système pouvant analyser instantanément les formes tout comme les écueils de l'environnement. Et l'industrie continuera à utiliser l'aluminium pour alléger les voitures et les rendre moins énergivores.

« Quand elles réalisent la difficulté de rentabiliser leurs recherches, les entreprises victimes des copieurs abandonnent.

Nos recherches sont-elles protégées par des brevets? Peut-on les copier impunément, sans redevances ?

Le CRSNG encourage l'application des mécanismes et des règles mis en place pour protéger la propriété intellectuelle. Pour éviter des imbroglios, les partenaires devraient toujours signer un accord au départ. Malheureusement, à ma connaissance, il n'existe pas d'entente au niveau international. Pour des raisons de culture ou autres, des pays ne respecteront pas les brevets. C'est un enjeu important parce que, effectivement, dans certains domaines, c'est facile de copier, et ce, rapidement.

La priorité d'accès aux marchés pour certains produits peut donc être très courte. Quand elles réalisent la difficulté de rentabiliser leurs recherches, les entreprises victimes des copieurs abandonnent. Les conséquences peuvent devenir catastrophiques surtout pour l'industrie pharmaceutique qui diminue considérablement ses investissements, préférant adhérer à des partenariats.

Dans une vidéo conférence, dont le résumé a paru dans AI¹³, six dirigeants de PME québécoises se plaignaient d'être négligés par les organismes subventionnaires de la recherche. Ils se disaient par contre harcelés par la machine gouvernementale qui les embarrassait de paperasse inutile. Quelle aide véritable votre Conseil leur accorde-t-il ?

Deux nouveaux programmes d'aide à la recherche sont offerts aux PME.

Après avoir écouté leurs doléances, nous avons proposé le nouveau programme Engagement. Il s'ouvre sur une première rencontre destinée à démontrer la valeur d'un partenariat. Quand le résultat est positif, nous confions, sans délai, 25 000 \$ au directeur de la recherche pour la réalisation d'un projet bien ciblé d'une durée de 6 mois. La propriété intellectuelle appartient à l'entreprise. Une intervention donc très rapide, très flexible. Lancé depuis à peine un an, le programme Engagement remporte un énorme succès avec un millier de partenariats conclus jusqu'à maintenant.

Le Salon de la Vallée de l'aluminium est un feu d'artifice de créativité et d'ingéniosité.

Nous avons pris une deuxième initiative pour aider les PME, soit de transformer nos bureaux régionaux en agences de partenariats gouvernement-industrie. Leur défi, et c'est aussi le nôtre avec l'aluminium comme avec le bois, réside dans la conception de produits. Il était intéressant de voir, au dernier



L'entretien s'est déroulé à la Maison Rio Tinto Alcan.

Salon de la Vallée de l'aluminium, des agents de développement rencontrer des gens de l'industrie et entamer des partenariats qui ont démarré cinq semaines plus tard. Les PME n'ont pas d'argent ni de temps à perdre. Nous les avons comprises.

Vous mentionnez le dernier Salon de la Vallée de l'aluminium dont vous étiez la présidente d'honneur. Quelle image en conservez-vous ?

J'ai vraiment été impressionnée par le nombre et la variété des entreprises présentes, de la grande industrie jusqu'aux plus minuscules PME. J'y ai vu un éventail

remarquable d'innovateurs de produits à valeur ajoutée, de jeunes entrepreneurs désireux d'utiliser l'aluminium et même d'étrangers qui projettent de s'établir au Canada et de préférence dans la Vallée de l'aluminium qu'ils perçoivent comme une terre d'accueil à l'entrepreneurship.

« Les gens du Saguenay-Lac-Saint-Jean ont développé une nouvelle culture de l'économie. »

Le Salon de la Vallée de l'aluminium, c'est un feu d'artifice de créativité et d'ingéniosité. Les gens du Saguenay-Lac-Saint-Jean ont développé une nouvelle culture de l'économie. J'ai discuté depuis avec mes collègues et des gens du monde académique de la notion pratique qui inspire les dirigeants de la

Société de la Vallée de l'aluminium, soit celle d'en retirer des résultats palpables. Le Salon est une occasion de faire un « deal ». On les voit, ces entrepreneurs, se donner rendez-vous dans les espaces grands comme leurs bureaux, aménagés à cette fin, et en ressortir le sourire aux lèvres en se serrant la main.

Le milieu académique devrait s'inspirer de ce modèle pour que leurs rencontres visent des objectifs tout aussi précis.

En concluez-vous que la Vallée porte bien son nom.

Admirablement! 🍷



Bertrand Tremblay, Suzanne Fortier et Jean-Denis Laprise se prêtent à une photo souvenir après l'entrevue.